

La construction de l'habiter à l'échelle de la vie

Denis Martouzet, Serge Thibault, Benoît Feildel, Hélène Bailleul

▶ **To cite this version:**

Denis Martouzet, Serge Thibault, Benoît Feildel, Hélène Bailleul. La construction de l'habiter à l'échelle de la vie : Diversité des figures identitaires de l'habitat et culture de l'habiter. Maisons de Pays en Aquitaine. Habitat et identité, , pp.81-88, 2016, 978-2-9548434-1-7. halshs-01346197

HAL Id: halshs-01346197
https://shs.hal.science/halshs-01346197

Submitted on 18 Jul 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La construction de l'habiter à l'échelle de la vie : diversité des figures identitaires de l'habitat et culture de l'habiter

Martouzet Denis[1], Thibault Serge[2], Feildel Benoît[3], Bailleul Hélène[4]

Introduction

Nous proposons à travers cette contribution de traiter de « l'habiter des individus », et de formuler ainsi quelques pistes en vue de la définition et de la compréhension de ce que pourrait être une « culture de l'habiter »[5]. Notre démarche part d'un constat d'insatisfaction : parlant d'habiter, l'on constate que l'on a tendance à entendre trop facilement habitat et, de fait, à réduire la notion d'habiter à cette seule dimension. Aussi, les recherches dont nous nous proposons de faire ici l'écho ont toutes en commun de considérer qu'habiter ne renvoie pas uniquement au fait de « résider » ou de « se loger », mais bien plus au rapport des individus à l'espace en général, considéré comme environnement construit qui fait sens pour les individus. L'intérêt de l'approche par l'habiter est donc de renverser le questionnement sur l'habitat et, ce faisant, d'interroger le désir identitaire et son exploitation tant marchande que réglementaire (Le Couédic, 2003), sous l'angle spécifique de la signification que ces enjeux prennent au regard de la construction identitaire d'un habitant à travers son cheminement biographique.

1. L'habiter : généalogie d'un parcours de recherche sur le rapport des individus à leurs espaces de vie

Plus que le rapport d'un individu aux formes d'habitat que celui-ci a pu expérimenter au cours de sa trajectoire socio-spatiale, nous prenons le parti d'interroger « l'habiter », entendu comme ce qui produit la spatialité d'un individu, l'engage à développer des stratégies d'appropriation du lieu, ce qui, à l'échelle d'une vie, lie entre eux tous les lieux qui font l'habitat d'un individu : sa fonction organisante. La perspective biographique nous permet de comprendre la complexité du rapport entre l'individu et son environnement construit et d'en démêler les mécanismes structurants, ainsi que les moments critiques. Dès lors, le point de vue adopté ne revient pas tant à observer ou à interroger la production ou le renforcement du sentiment identitaire par l'expression symbolique de certaines formes construites (habitat ancien, architecture régionaliste, architecture standardisée…), qu'à comprendre la place spécifique qu'occupe l'habitat, comme ressource mobilisée par les acteurs spatiaux pour habiter, c'est-à-dire pour entretenir une relation signifiante avec leurs espaces de vie (EhEA, 2008). Partant de l'hypothèse d'un processus de structuration de l'habiter à l'échelle de la vie, nous interrogeons la diversité des expressions identitaires en lien avec les formes construites à

---

[1] Professeur en Aménagement de l'espace, laboratoire IPAPE, UMR CITERES (Tours).
[2] Professeur en Aménagement de l'espace, laboratoire IPAPE, UMR CITERES (Tours).
[3] Maître de conférences en Aménagement de l'espace, laboratoire IPAPE, UMR CITERES (Tours).
[4] Maître de conférences en Aménagement de l'espace, UMR ESO (Rennes 2).

[5] En tâchant d'apporter quelques éléments de compréhension à ce que pourrait être une « culture de l'habiter », qu'il conviendrait de définir, et qui remplacerait possiblement une « culture de l'habitat », cette contribution s'inscrit dans la continuité des débats menés au cours du colloque organisé par le CAUE 64 en partenariat avec le Musée Basque, l'Institut de Géoarchitecture de Brest, l'Université de Pau et des Pays de l'Adour et l'Université Bordeaux II, intitulé « Habitat et identité : vers une culture de l'habiter ? » et qui s'est tenu à Bayonne les 26 et 27 novembre 2009.

l'échelle de la trajectoire socio-spatiale des individus. Plus largement, ce positionnement renvoie à la généalogie d'un ensemble de recherches menées depuis quelques années au sein, notamment, de l'UMR CITERES, recherches qui ont contribué à analyser le phénomène de l'habiter comme structure de la spatialité des individus dans l'espace et dans le temps.

Dans le cadre d'un premier travail exploratoire sur « les échelles de l'habiter », le collectif SCALAB[6] a mis en évidence que cette spatialité, entendue comme étant constituée par l'ensemble des lieux que fréquente un individu durant une période de sa vie, peut être vue comme le résultat de l'usage d'espaces qui lui sont plus ou moins accessibles et plus ou moins imposés (Lévy et Thibault, 2004). L'analyse de la spatialité des individus a permis de mettre l'accent sur la relation entre une certaine production de l'espace par la société et son usage par les individus, mais aussi, en dépassant cette première posture, d'envisager comment la spatialité des individus participait à la fabrique des espaces, notamment par la médiation des significations que les individus leur accordent.

Dans la continuité de ce premier travail, la recherche EhEA[7] visait, quant à elle, à comprendre comment les individus, au cours de leur vie, construisent leur propre espace de l'habiter, entendu comme l'ensemble des lieux fréquentés et le réseau qu'ils constituent. L'habiter a été envisagé à la fois comme construit mis en place tout au long d'une vie, comme un ensemble de lieux, chacun d'eux et l'ensemble représentant plus que la carte des spatialités d'un individu, quasiment sa « carte d'identité spatiale » et, enfin, comme une organisation constituée des lieux chargés de valeurs par l'individu, des lieux rejetés à ceux affectionnés.

La recherche EhEA nous a amenés à considérer l'habiter comme la capacité des individus à rendre intelligible leur construction spatiale, composée des lieux pratiqués, rejetés ou imaginés, qui forment le réseau de leur spatialité. Envisageant la dimension spatiale d'un individu comme un construit à l'échelle de la vie, nous avons pu mettre en évidence que l'habiter correspond à une structure composée par le jeu des relations et des distances à ces lieux pratiqués ou non, mais qui entrent tous dans la construction du rapport de l'individu à l'espace.

1.1. Les méthodes employées

Cette construction de l'habiter a été rendue visible à partir d'entretiens qualitatifs menés auprès d'individus. Nous avons interviewé une quinzaine d'habitants, pour recueillir auprès de chacun d'entre eux un « récit de vie spatialisé »[8]. Trivialement, nous pouvons dire que

---

[6] Le collectif SCALAB, était composé du Laboratoire Choros de l'EPFL de Lausanne et de l'UMR CITERES de Tours. Ont également collaboré l'équipe MIT (Paris 7), l'agence d'urbanisme Urbane (Toulouse) et le réseau Vill*E*urope (Reims, Tours, Paris).

[7] « Espaces Habités, Espace Anticipés » : recherche ANR, regroupant quatre partenaires, l'UMR CNRS 7324 CITERES, l'UMS 1835 MSH de Tours, le Centre d'Etudes et de Recherche Appliqués au Massif Central EA 997, MSH de Clermont-Ferrand, le Laboratoire Langages, Actions Urbaines, Altérités, Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Nantes. Rapport de recherche disponible à l'adresse : http://citeres.univ-tours.fr/compo.php?niveau=ipape&page=p_ipape/ipape_online

[8] Ce que nous avons appelé « récit de vie spatialisé » s'apparente à une technique d'enquête bien connue des sociologues, celle des « récits de vie » (Bertaux, 2005). Outre l'avantage connu et reconnu de cette méthode – redonner une certaine épaisseur à l'acteur humain, en replaçant son vécu dans une perspective temporelle élargie – ses limites également largement balisées – Pierre Bourdieu parle de l' « illusion biographique » (Bourdieu, 1986) – nous avons souhaité, dans un mouvement proche mais néanmoins différent de celui proposé par Annabelle Morel-Brochet (2006), élargir cette technique à la dimension spatiale de l'histoire d'un individu. De la sorte, les « récits de vie spatialisés » mis en œuvre dans le cadre de la recherche EhEA, ont visé essentiellement à restituer les actions des individus dans leurs contextes sociaux et spatiaux, selon une perspective temporelle large, propre à l'individu interrogé, autrement dit selon une perspective biographique.

l'intention de départ renvoyait à trouver une réponse à la question « qu'est-ce que vous faites là ? », sous-entendu, « comment en êtes-vous arrivé à être là ? » et « qu'est-ce qu'être là, et pas ailleurs, qu'est-ce que cela signifie pour vous ? ». De la sorte, le récit des différents espaces pratiqués et habités au cours de la vie nous a permis d'appréhender au plus près le rôle, la place, des types, des formes successives de l'habitat, leur signification individuelle et sociale, dans la perspective de la construction d'un parcours de vie, toujours jalonné par des événements dépendants de la trajectoire des individus et leur étant extérieurs.

La technique du récit de vie spatialisé a été menée dans un double objectif : celui de mettre au jour la concrétisation d'une trajectoire spatiale, faite d'opportunités et de contraintes, et celui de comprendre les significations qui lui étaient associées. Pour répondre à ce second objectif, la récolte du récit sur les lieux habités au cours de la vie a dû être orientée de telle manière que l'individu exerce sa réflexivité sur l'objet de son discours. L'intérêt d'inciter la réflexivité est dès lors étroitement lié à la double fonction de cette activité. D'abord la conscience de soi et la capacité de situer l'action par rapport à soi, autrement dit de révéler le sens que l'individu lui confère, mais aussi et en même temps la capacité de surveiller, de contrôler, le flot continu de la vie sociale qui se déroule, ses contextes, et de s'y situer (Rojot, 2001). En provoquant cette épreuve réflexive, nous essayons donc à la fois de désamorcer la rationalisation propre au récit de vie, au tri de l'information délivrée (Martouzet et al., 2010), et d'expliquer le contrôle réflexif continu de l'action, autrement dit le système qui permet à l'individu d'expliquer à soi et aux autres pourquoi il agit de la sorte. Dans le cas de l'analyse de l'habiter, la réflexivité, obtenue par la technique du double entretien[9], permet de mettre à jour la logique du parcours de vie, à la fois du point de vue proprement individuel, mais aussi par la réintégration de la dimension sociale et contextuelle des expériences passées et présentes.

1.2. La construction de l'habiter : premiers aperçus

L'habiter est une structure fondée sur la distance et le changement. De ce point de vue, la recherche SCALAB a montré que la spatialité des individus portant sur une période de vie correspond à de multiples formes qui, la plupart du temps, associent le proche et le plus ou moins lointain, un ou plusieurs lieux de résidences, des lieux fréquentés par nécessité, des lieux de vacances, de loisirs, etc. La mobilité ne conduit pas seulement à une extension d'un rapport centre/périphérie locale, mais à celle d'une spatialité locale et non locale. Avec la mobilité, l'habitat d'un individu associe le proche et bien souvent le lointain.

Comme un approfondissement de ces premiers constats, et grâce au protocole d'enquête mené dans le cadre de la recherche EhEA, nous observons que la construction de l'habiter est à la fois éminemment individuelle, mais qu'elle présente aussi des constantes d'une personne à l'autre. La construction de l'habiter trouve ainsi son origine dans la confrontation et l'hybridation d'au moins deux systèmes complémentaires, et étroitement liés : l'un, d'ordre

[9] L'une des conditions pour que la réflexivité puisse s'exercer semble être la nécessité de mettre en œuvre un moment propice au retour de l'individu sur son propre récit – un moment herméneutique. La technique du double entretien est en ce sens particulièrement féconde (Hoyaux, 2003). Pour notre part, nous avons souhaité ancrer véritablement cet effort réflexif dans la dimension spatiale du récit de vie, et pour ce faire nous avons mis en œuvre les conditions de ce que nous avons appelé par ailleurs, une « herméneutique cartographique » (Feildel, 2010 ; Bailleul & Feildel, 2011). Lors d'un second entretien de réactivation et d'approfondissement, nous avons donc présenté à chaque individu interrogé une représentation cartographique de son parcours de vie tel que celui-ci nous l'avait décrit verbalement lors de son « récit de vie spatialisé ». L'exercice herméneutique qui en a découlé s'est dès lors révélé particulièrement intéressant, permettant de comprendre d'une manière plus fine les ressorts de la présence au monde de l'individu : son habiter.

général, fondé sur les représentations sociales ou culturelles de l'habitat et de la mobilité, l'autre d'ordre plus personnel, construit par la trajectoire de l'individu en société et par son rapport sensible, affectif, à l'espace (Feildel, 2010). Ces deux systèmes de référence, à la fois collectifs et intimes, sont à la base de la construction territoriale de l'individu, qui, à travers le temps, « construit et reconstruit sa compétence à habiter » (EhEA, 2008).

Il ressort de ces discours de l'habiter, sur les formes architecturales, sur les valeurs du paysage, sur la fonctionnalité des espaces pratiqués, différentes figures, différentes logiques de la référence à l'habitat. Les premières mettent en jeu un attachement à l'identité architecturale et paysagère, illustrant par exemple, la valeur sécurisante d'une architecture régionale dans un contexte d'appartenances multiples (Lahire, 1998), et possiblement de déracinement, représenté par la figure idéal-typique de l'être errant (Moles, 1998). Les secondes font plutôt référence à l'archétype de la maison et à son rôle (selon l'âge, l'origine, la position sociale, les besoins, les aspirations, etc.) dans la construction du parcours de vie, indépendamment de la qualité de l'habitat lui-même (Rey, 2006).

2. La négociation de l'habiter : étude de cas et modélisation

La construction identitaire de l'habitant s'exprime par une négociation permanente qui peut être subie, dès lors qu'une décision s'impose à l'individu et contre laquelle il ne peut guère agir, ou non subie : l'individu est alors un acteur plus ou moins central de la négociation qui conduit à le positionner relativement à d'autres, individus et groupes sociaux. Ce positionnement relatif prend toute son expression par l'espace et l'ensemble des ressources qu'il offre à l'individu dans le cadre de ce positionnement relatif. La localisation, les formes d'habitat, le paysage, etc., sont autant de ressources qu'un individu peut être en mesure d'utiliser pour la réalisation de son habiter entendu comme fabrique par l'espace de son individualité en société.

2.1. Le cas Léa, Léo (et Léon)

Léa et Léo sont trentenaires. Elle est infirmière, lui, professeur des écoles remplaçant. Ils ont un enfant, Léon, un jeune garçon d'une dizaine d'années. Actuellement, ils sont propriétaires d'un pavillon à la campagne, en périphérie de l'agglomération mancelle, dans le centre ouest de la France.

Léa est née au Mans, au début des années 1970. À cette époque, elle n'y restera que six mois. Les parents de Léa, et cette dernière, partent à Nantes pour des raisons professionnelles. Après deux à trois années d'une première résidence nantaise, la petite famille déménage, mais toujours en ville, suite à la naissance d'un deuxième enfant, Lili. Deux années plus tard, la famille part à trente kilomètres de la ville, en grande périphérie nantaise, entre Nantes et Saint-Nazaire, en une petite commune le long de la « quatre voies » qui relie ces deux agglomérations. Avec Lili et ses parents, Léa change ainsi d'espace, passant de la ville à la campagne, du moins au bord d'un village avec mille mètres carrés de terrain, qui à cette distance de la métropole nantaise ne sont pas très chers. Ce déménagement permet à ses parents qui travaillent toujours à Nantes, de devenir propriétaires d'un pavillon, d'autant que la famille s'agrandira : Léa sera ainsi l'ainée d'une fratrie de quatre enfants. Elle fera quasiment toutes ses études, de l'école au lycée, au sein de la commune et des communes avoisinantes.

Après le baccalauréat, Léa choisit de faire des études d'infirmières. Pour des raisons économiques, elle décide de tenter trois concours, celui des écoles de Saint-Nazaire, de Nantes et du Mans, villes qui lui permettent de résider en famille. Elle est acceptée au Mans et quitte sa campagne pour rejoindre cette agglomération. Elle sera logée durant la première

année de sa formation chez ses grands-parents qui habitent également un pavillon de lotissement, mais en limite de la commune du Mans, au sein de l'agglomération.

À la fin de cette première année, la rencontre d'un compagnon l'amène à déménager de chez ses grands-parents pour prendre un petit logement en ville avec lui. Au bout de la seconde année, cette première vie en ménage se termine douloureusement ; le couple se sépare. Léa, en détresse, accueille sa petite sœur Lili, qui veut prendre un peu de distance vis-à-vis de ses parents. Pour ce faire, Léa déménage, toujours en centre ville, toujours en location. Un an plus tard, Léa retourne chez ses grands-parents pour une courte période, juste avant de commencer sa carrière d'infirmière, alors que Lili débute ses études supérieures en louant une chambre universitaire. Léa reprend un petit logement en ville qu'elle changera au bout de deux années pour un autre appartement à loyer modéré. Elle rencontre alors Léo qui vient vivre avec elle. Avec la naissance annoncée de Léon, le jeune couple recherche un autre logement plus grand à loyer modéré. Deux ans plus tard, avec les conditions accordées aux jeunes ménages, ils recherchent un terrain à proximité du Mans, pour offrir à leur jeune enfant un espace de jeu, un lieu de résidence proche de celui que Léa et Léo avaient connu ; « nous voulions du terrain » (Léo vient d'une famille d'agriculteurs). Le travail de Léo l'amène possiblement à prendre des postes dans tout le département ; la périphérie mancelle est encore suffisamment centrale.

Léon grandit. Il devra bientôt aller au collège puis dans l'un des lycées de l'agglomération du Mans. Mais après cette petite dizaine d'années de résidence en périurbain, Léa et Léo envisagent de déménager. Léo, adepte de la course à pied, veut s'éloigner de ses parents et changer de région, découvrir d'autres paysages et commencer ainsi une nouvelle tranche de vie, mais à la montagne. Quand à Léa, elle souhaiterait plutôt se rapprocher de ses parents, frères et sœurs, revenir en région nantaise, d'autant qu'elle reste très attachée au village où elle a passé sa jeunesse.

La négociation (spatiale) commence tout en envisageant encore de vivre possiblement en première périphérie d'une ville, à la montagne pour Léo, prêt de l'océan pour Léa, à une distance plus grande pour l'un et plus proche d'une partie de la famille pour l'autre.

2.2. La structure de l'habiter

Avec ce cas et la quinzaine d'autres personnes interviewées, l'habiter nous paraît pouvoir être formulé en tant que structure à partir de laquelle se développe et s'organise la spatialité des individus.

Le croisement du résultat des entretiens nous indique que la production de la spatialité s'appuie sur un ensemble de facteurs plus ou moins communs à l'ensemble des personnes et non pas par un dispositif à chaque fois singulier, propre à l'individu. Ces entretiens donnent des spatialités à chaque fois singulières, sans pour autant être totalement disjointes les unes des autres. L'habiter est alors caractérisé par le principe de la complexité ; les spatialités individuelles sont à la fois différentes et non différentes les unes des autres : elles ne sont pas différentes par la structure quasi-commune qui engendre la production de ces spatialités, mais elles diffèrent par des contextes géographiques, familiaux, culturels, économiques, plus ou moins propres aux individus.

Cette structure est un opérateur composé par les événements qui organisent les grands moments de la vie des individus en société, les passages d'un âge de la vie à un autre âge, d'une tranche à une autre, sachant que nombre de ces transitions est commun à l'ensemble des individus. Ce sont principalement à ces moments que les individus prennent place dans

l’espace à partir de la mise en œuvre du rapprochement et de l’éloignement par rapport aux autres.

L’analyse des entretiens permet d’établir la trame de cette structure qui est fondée sur les changements qui organisent la vie de tout un chacun, dès lors que la spatialité est référencée au lieu de résidence des individus sans qu’elle soit réduite à ce seul lieu.

	Suivre l'un des parents qui se séparent	Suivre ses parents	Faire des études	Trouver un compagnon, une compagne	Suivre son compagnon, sa compagne	Accueillir un nouveau né	Changer d'emploi	Se séparer de son compagnon, de sa compagne
Obliger d'être là	La distance entre parents s'impose à moi	Le lieu des parents s'impose à moi					Un lieu peut s'imposer à moi	
Sortir				De chez soi				
Se rapprocher	D'autres (de parents)		D'un lieu, universitaire, de la ville, d'une ville	De tous les autres, favoriser la ville comme lieu de la multiplicité	De son compagnon, de sa compagne	De sa famille, d'autres pour gérer les contraintes d'une naissance	En profiter pour se rapprocher de	D'autres, de sa famille
S'éloigner	D'un des parents		De ses parents	De sa famille	Des autres fréquentés jusqu'alors		En profiter pour s'éloigner	Du conjoint que l'on quitte
Faire sa place					Le lieu nouveau comme ressource d'une nouvelle identité sociale	Agrandir pour accueillir	En profiter pour cahnger de vie	En profiter pour changer de vie

Tableau 1. La structuration de l’habiter selon les âges de la vie (extrait)

L’habiter est une structure qui couple les changements et les transitions, introduits par le passage d’un âge de la vie à un autre, aux processus d’équilibration dans l’espace basés sur le couplage entre l’éloignement et le rapprochement. Autrement dit, l’habiter associe la distance et le changement. Ce modèle permet de rendre compte de la capacité plus ou moins grande des individus de négocier le jeu de la distance, le choix du lieu, un changement recherché ou imposé. Sans être jamais nul, le potentiel de choix d’un lieu, la possibilité de refuser ou vouloir un changement, dépendent des ressources mobilisables par les individus et des contraintes qui leur sont imposées.

3. Deux grandes figures du rapport à l’espace et des cultures de l’habiter

Le rapport de l’espace à l’habiter, entendu comme la structure qui conduit à l’expression et à la mise en œuvre de l’éloignement et du rapprochement, liés aux principales phases qui organisent la vie des individus en société, n’est pas qu’un rapport de localisation pour lequel les caractéristiques du lieu, définies en partie par ce qui est ici et pas ailleurs, n’auraient pas d’importance dans le choix d’être là plus qu’ailleurs. L’espace est à la fois un ensemble de

localités spécifiques et ce qui permet l'expression des relations d'éloignement et de rapprochement entre localités.

Ces deux dimensions de l'espace sont à la base de deux types de rapport à l'espace, déjà présents dans le cas Léa Léo, résumé ci-avant. Ce cas et l'ensemble des informations récoltées auprès des personnes interviewées, nous a fourni une grande diversité dans l'ensemble des rapports qu'elles entretiennent avec les lieux fréquentés, que cette fréquentation soit réelle et actuelle ou bien virtuelle (remémorée, anticipée, fantasmée). Cependant, dans cette diversité, il a été possible de repérer des structures, qui oscillent autour de deux idéaux-types que nous avons pu ainsi construire. Il faut préciser que ces structures nous ont été révélées via le travail d'analyse des enquêtes EhEA et, a fortiori, ces idéaux-types n'ont ni vocation à expliquer un parcours individuel, ni à fournir une réponse à « qu'est-ce que vous faites-là ? », sous-entendu « comment en êtes-vous arrivé là ? ». L'un et l'autre de ces idéaux-types demande une information beaucoup plus complète et complexe. Ils visent donc à proposer ici des schémas de référence dont la description permet de positionner les formes émanant des récits et, par suite, les individus, autour de deux grandes figures de l'habiter.

Les deux exemples concrets qui suivent sont des figures très proches des deux idéaux-types que nous voulons mettre en évidence et pour lesquels nous avons, pour les besoins de la démonstration, forcé certains traits et effacés quelques autres. Il faut donc bien les voir non strictement comme des exemples tirés, via nos enquêtes, du réel, mais comme des illustrations personnifiées de cas-types. Ces deux idéaux-types représentent schématiquement, pour l'un, le cas d'un individu qui cherche, sans que cela soit nécessairement explicite, un modèle spatial, pour l'autre le cas d'un individu qui cherche, par l'espace et grâce à lui, un modèle relationnel. Après les avoir décrits nous verrons quelles sont les implications pour ces individus en ce qui concerne leur rapport à l'espace et ce que l'urbaniste peut ou non en tirer.

3.1. Madame W. : l'espace lieu

Mme W. a, au moment de l'enquête, 67 ans. Elle habite depuis quelques années le quartier des Deux-Lions, sur la commune de Tours (37), quartier récent dont l'image diffusée par les porteurs du projet et par les promoteurs est celle de la ville moderne (par l'architecture) à la campagne (espace aéré, visuellement ouvert, avec des espaces verts et à proximité immédiate du Cher). Préalablement, elle a résidé dans un quartier plus central et plus dense (ce qui signifie pour elle moins ouvert et moins vert), suite au divorce d'avec son mari avec qui elle a vécu pendant 27 ans en Allemagne (dans la ville de Wolfsburg), pays d'où l'un et l'autre sont originaires. Préalablement, et sans entrer dans le détail, avant des études qui l'ont amenée à fréquenter différentes villes (Göttingen, Fribourg, Hanovre et, comme jeune fille au pair, Paris et Caen), elle a passé sa petite enfance à Brunswick puis son enfance et son adolescence à Helmstadt. Concernant ces années-là, elle évoque, bien qu'habitant en milieu urbain, les éléments rencontrés relevant de la nature (lors de promenades avec son père, lors des trajets entre le domicile et l'école ou le lycée). Elle s'est ainsi construit, par la fréquentation de certains espaces et, surtout, par la valeur qu'elle leur donne comparativement à d'autres qui sont totalement passés sous silence quelques 40 à 60 ans plus tard, un modèle de ville, celui d'une ville à la campagne ou, plus précisément pour elle, d'une « ville dans la forêt ». Ce modèle est tout à la fois un modèle visuel (un paysage, des couleurs et des luminosités, mais sans doute aussi des aspects liés aux autres sens, notamment l'olfaction et l'ouïe qu'elle n'évoque pas directement lors des entretiens) cristallisé par des éléments d'ordre affectifs et émotionnels, et un modèle de fonctionnement de la ville (densités, déplacements, architecture, fonctionnement). Ce modèle intuitif chez elle a été entretenu par le fait que sa tranche de vie la plus importante en nombre d'années a été vécue à Wolfsburg : « J'ai habité 26 ans dans une

ville moderne qui avait été créée par Hitler en 38, pour la construction de Volkswagen (…), très moderne, très riche ». Pourtant, plus que la modernité, l'important est le cadre de vie et sa qualité, en accord avec le respect de l'environnement et du paysage : « Ils n'ont pas touché à la forêt, pour agrandir la ville, pour faire les différents quartiers, ils ont laissé tous les arbres (…) il ne faut pas toucher à la forêt, il faut créer un habitat qui la respecte. C'était dans les années 50, et déjà, c'était exemplaire. Sous les arbres ils ont donc construit de petites maisons, des immeubles... tellement adaptés aux paysages (…). Tout ça, planté sur une colline vers la forêt. Au milieu de la forêt, il y avait un hôpital, un grand complexe, et à droite du théâtre ils ont mis sur un terrain vert, sur le gazon… ». Elle retrouve sûrement une partie de cet aspect « bucolique » et moderne dans le quartier des Deux-Lions, au moins dans les formes architecturales, avec le côté environnemental et paysager par la proximité du Cher. On peut dire qu'elle porte avec elle – en elle – un modèle de ville qui, au gré de ses pérégrinations au cours de sa vie, l'amène à choisir certains lieux plutôt que d'autres, quand l'ensemble des contraintes le lui permettent.

3.2. Mademoiselle A. : l'espace relation

Dans le second cas, Mlle A. n'a pas de modèle de référence spatiale qui serait constitué par des impressions de paysages, par des ambiances, urbaines ou rurales, par un mode de fonctionnement spécifique. Elle n'a, d'une façon générale, ni modèle positif dont les exemples concrets seraient recherchés, ni modèle-repoussoir. Pour elle, l'espace ne correspond pas un ensemble d'objets évaluables, positivement ou négativement, explicitement ou implicitement. Pour autant, l'espace n'est pas neutre puisque la trajectoire de Mlle A. montre une logique, qui est aussi une reconstruction, où la notion de distance intervient, mais cette distance n'est pas à considérer en lien avec des objets urbains et moins encore avec une ville-type mais avec des personnes à considérer dans leur spécificité, dans leur unicité : il ne s'agit pas non plus d'un modèle social avec des catégories d'agents. Mlle A. a quatre ans lorsque ses parents divorcent. Au préalable, comme pour la plupart des enfants, le lieu principal de sa spatialité en train de se construire correspond à la localisation conjointe de ses parents. Ceux-ci se séparant, sa spatialité va se structurer autour de l'image du bipôle (la semaine chez sa mère, le week-end et certaines périodes de vacances chez son père). Par la suite, sa spatialité devient tripolaire : lorsqu'elle sera en situation de ne plus être dépendante de ses parents, notamment sur le plan financier, ce qui se concrétise par la possibilité d'un logement à elle, elle aura plusieurs logements successifs qui tous se situeront à égale distance des lieux de résidence de ses parents, c'est-à-dire, puisqu'elle ne sera pas systématiquement au plus près d'eux, sur la bissectrice définie par ces deux points. Cela se vérifie même quand ce sont ses parents qui, chacun de leur côté, déménagent pour quitter le Nord-Pas-de-Calais et rejoindre, pour l'un, l'Aquitaine, pour l'autre, la Côte-d'Azur. Il va de soi que ce schéma est à nuancer ne serait-ce que par les phases d'ajustement qui requièrent du temps. De plus, les déplacements de ses parents ne sont pas la cause de ses propres déplacements, mais il faut bien considérer qu'à l'occasion de ses déménagements à elle, elle va réajuster l'équilibre spatial momentanément rompu. Il n'est absolument pas question de dire que cette trajectoire spécifique est le reflet d'une stratégie consciente. On pourrait même aller jusqu'à signifier que tout cela n'est que le fruit de circonstances (ou du hasard) mais, en ce qui concerne cette demoiselle A., existe un caractère un peu trop systématique pour ne pas faire l'hypothèse d'une stratégie inconsciente qui pourrait être analysée comme le croisement entre le fait de mettre de la distance entre elle-même et chacun de ses parents tout en ayant soin de ne pas prendre parti, de ne pas choisir l'un des deux, en tout cas de ne pas montrer de choix ou une localisation qui pourrait laisser penser une préférence.

Au final, dans le premier cas, nous avons un individu qui véhicule avec lui un modèle spatial (visuel et fonctionnel), assez élaboré, construit sur le long terme qui permet de donner forme et consistance spatiale à ses choix de déplacement et les localisations qui leur donnent une direction. Il y a un vrai choix urbanistique, dans le sens où ainsi elle se fabrique sa ville. De l'autre côté, nous avons une structure des relations familiales figée, construite non sur le long terme mais sur une base émotionnelle momentanée, bien que de plus en plus cristallisée, qui se traduit par une vision de l'espace fondée sur des distances entre objets non spécifiquement géographiques, urbains ou sociétaux. Au-delà de ces deux types, et grâce à eux, on peut de ce point de vue qualifier des individus qui ont des schémas de repérage mental plutôt fondé sur la recherche d'éléments spatiaux, d'autres sur la recherche d'éléments relationnels (dans le cas de Mlle A., son approche « par la négative » des relations ne doit pas empêcher de voir la possibilité d'une spatialité fondée principalement sur la recherche volontaire d'éléments relationnels positifs, évacuant la dimension plus spécifiquement spatiale).

Il est possible de croiser ces deux modèles d'espace, espace-relation, espace-lieu, avec leur caractère abstrait ou concret : Mme W. porte un espace abstrait, à partir des cas concrets qu'elle a pu fréquenter, tandis que Mlle A. supporte un espace unique, qui n'a de valeur que pour elle. Le fait que, dans nos deux exemples, le modèle espace-lieu soit abstrait et le modèle espace-relation soit unique rend le premier utilisable par l'urbaniste, l'autre non, d'autant que, dans les deux cas présentés, cela est accentué par le fait que le premier est plutôt connoté positivement, contrairement au second.

Conclusion

Tous les entretiens, peut-être pas encore suffisamment nombreux (mais dès lors que l'on inclut les dizaines d'enquêtes réalisées dans le cadre de la recherche SCALAB, « les échelles de l'habiter », la tendance observée semble pertinente), nous montrent que les individus ne règlent pas ou plus ou bien peu, sur place, les transitions liées au changement de tranche de vie. La mobilité, l'ajustement entre les ressources mobilisables et le coût de l'espace, la distance en tant qu'opérateur de rapprochement et d'éloignement, etc., font que l'espace est une ressource existentielle.

Les quelques cas rapportés, l'histoire de Léa (avec celle de Léo, de Léon et de bien d'autres), ceux de Mme W. et de Mlle A., sans être uniques ni totalement spécifiques, sont illustratifs de cette puissance de l'espace à donner sens à l'existence. L'habiter est une structure qui s'appuie sur les transitions de phase de la vie avec le jeu de la distance entre individus et groupes. L'espace est manifestement un élément qui permet, entretient et donne sens à la négociation dans les relations à l'autre et aux autres, dans les relations aussi à ce que propose cet espace, relations imposées, subies ou choisies. Mais ce n'est pas nécessairement qu'un espace de la localisation, pour être avec quelqu'un, proche de quelques autres, loin de bien d'autres. L'espace est également un ensemble de lieux avec des qualités spécifiques, qui peuvent entrer de façon plus ou moins fortes et directe dans la négociation de l'être-là. Cette structure, peut-être propre à notre culture occidentale, est un opérateur commun à partir duquel se déploient des trajectoires à la fois singulières et communes. Telle est la complexité de l'habiter.

Pour les individus, habiter un lieu, c'est l'inscrire, explicitement ou non, consciemment ou non, dans une trajectoire de vie, dans un rapport à d'autres lieux dès lors que les moyens de la mobilité permettent aux individus de changer plus ou moins facilement de lieux au cours d'une vie. Etre là ou être amener à être là, pour une durée plus ou moins longue, n'est pas qu'affaire d'éloignement ou de rapprochement ; dans cette affaire, les qualités du lieu, ceux qui l'habitent, le fréquentent ou ne l'habitent pas, ne le fréquentent pas, etc., sont des éléments

de détermination plus ou moins forts ; la trajectoire d'une vie s'exprime par l'espace, y compris sans bouger.

Pour les urbanistes comme pour les architectes, concevoir un lieu, de la plus grande échelle, unité d'habitation, un bâtiment, un lieu public, etc., à la plus petite échelle, le projet d'une agglomération par exemple, c'est régler la relation entre la particularité de ce lieu, son unité, et son inscription dans un dispositif plus large, un territoire, en faire l'un de ses composants. Concevoir un lieu, au-delà de cette dimension systémique, revient à fabriquer, par l'espace, de l'histoire, celle d'un lieu habité et habitable.

Le rapport entre ces deux niveaux n'est pas un rapport de détermination ; pour le résident, l'espace est un champ de ressources (et de contraintes) dans la fabrique de son habiter. Le lieu est un composant de son habiter. Mais il le sera d'autant qu'il est également un composant d'un système territorial local organisé au mieux. Le lieu est un nœud d'articulation entre un espace de vie et un système territorial ; le travail de l'urbaniste consiste à ne pas figer cette articulation propre à la dynamique de l'habiter.

Bibliographie

BAILLEUL H. ET FEILDEL B. (2011), « Le sens des mobilités à l'épreuve des identités spatiales : un éclairage par le récit de vie spatialisé et l'herméneutique cartographique », in DEPEAU S. et RAMADIER T. (Sous la dir.), Se déplacer pour se situer. Place en jeu, enjeux de classes, Rennes, Presses universitaires de Rennes, pp. 25-55

BERTAUX D., *L'enquête et ses méthodes : le récit de vie*, Paris, Armand Colin, 2005.

BOURDIEU P., « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°62-63, 1986, p. 69-72

EhEA, *Espaces habités, Espaces Anticipés. Module 1 : Qualification de l'espace*, rapport de recherche, ANR 2005 « non thématique », 2008.

FEILDEL B. (2010), *Espaces et projets à l'épreuve des affects. Pour une reconnaissance du rapport affectif à l'espace dans les pratiques d'aménagement et d'urbanisme*, Thèse de doctorat, Ecole Polytechnique de l'Université de Tours, Tours, Université F. Rabelais, 651 p.

HOYAUX A.-F., « Les constructions des mondes de l'habitant : Eclairage pragmatique et herméneutique », *Cybergeo : European Journal of Geography*, n°232, 15 janvier 2003, http://www.cybergeo.eu/index3401.html.

LAHIRE B., *L'homme pluriel : les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, 1998.

LE COUEDIC D., *La maison ou l'identité galvaudée*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003.

LEVY J. et THIBAULT S. (dir.), *Les échelles de l'habiter*, rapport de recherche, PUCA Programme « Habitat et vie urbaine », 2004.

MARTOUZET D., et alii (2010), « La carte : fonctionnalité transitionnelle et dépassement du récit de vie », *Natures Sciences Sociétés*, Vol. 18, n°2, pp. 158-170

MOLES A. et ROHMER E., *Psychosociologie de l'espace*, Paris, L'Harmattan, 1998.

MOREL-BROCHET A., *Ville et campagne à l'épreuve des modes d'habiter. Approche biographique des logiques habitantes*, Thèse de doctorat en Géographie, Paris, Université Paris 1, 2006.

REY Y., « Maison, maisonnée et famille : trouver sa place », *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratique des réseaux*, n°37, 2006, p.55-72.

ROJOT J., « La théorie de la structuration chez Anthony Giddens », AUTISSIER D. et WACHEUX F. (dir.), *Structuration et management des organisations. Gestion de l'action et du changement dans les entreprises*, Paris, L'Harmattan, p. 69-87.